

GUILLAUME et RUSTEM

Enquête sur deux figures parentes de l'épopée indo-européenne

Alain CORBELLARI

Pour honorer notre collègue Noboru Harano, il eût été inconvenant de ne pas évoquer d'une manière ou d'une autre la question de la renardie. La distance géographique qui nous sépare de lui nous incitait par ailleurs à tenter une voie comparatiste: par prudence, et par crainte d'aborder un domaine que nous connaissons trop mal, nous nous sommes toutefois arrêté au milieu du chemin pour lui proposer quelques réflexions sur la parenté de deux héros épiques indo-européens, adeptes tous deux de l'utilisation de la ruse dans la prise des villes.

Déjà signalé par Ferdinand Lot en 1897¹⁾, le parallèle entre la prise de Nîmes par Guillaume d'Orange, l'un des plus grands héros de l'épopée médiévale française, et l'un des premiers exploits de Rustem, le plus illustre protagoniste de l'immense *Shah-Nameh* du persan Abou'lkasim Firdousi, pourrait en effet trouver une nouvelle pertinence dans le cadre des recherches initiées par Georges Dumézil et Joël Grisward²⁾ sur l'épopée indo-européenne.

Le Shah-Nameh — *Livre des rois* — épopée nationale de la Perse, équivalent pour ce pays des poèmes homériques en Grèce et du *Mahabharata* en Inde, est la mise en ordre de très anciennes traditions réalisée au début du XI^e siècle par un auteur de génie³⁾. Il se présente comme une immense chronique (plus de deux mille pages) des rois de Perse, allant des plus lointaines origines à la veille de la conquête arabe: la matière historique y est à tel point noyée dans la matière mythique que, sauf vers la fin, lorsque sont évoqués les souverains de la dynastie sassanide, il est pratiquement impossible de reconnaître à première lecture les

¹⁾ Ferdinand Lot, «*Le Charroi de Nîmes*», *Romania*, XXVI (1897), p. 564-69. En fait, Lot se contente de mentionner le parallèle (p. 564) et de dire (note 2) qu'il avait déjà été proposé par Jean-Jacques Ampère (*Les Sciences et les Lettres en Orient*, p. 292-93, cité par Lot).

²⁾ Voir en particulier Georges Dumézil, *Mythe et épopée*, Paris: Gallimard, 1986 (3 vol.) et Joël H. Grisward, *Archéologie de l'épopée médiévale*, Paris: Payot, 1981.

³⁾ Abou'lkasim Firdousi, *Le Livre des Rois*, publié, trad. du persan et commenté par Jules Mohl, Paris: Imprimerie Nationale, 1838-1878; rééd.: Paris: Maisonneuve, 1976 (7 vol.). La quasi-contemporanéité de cet ouvrage et des chansons de geste françaises est évidemment purement anecdotique: s'il n'est pas impossible qu'une maigre partie de la poésie arabe ait pu filtrer en Occident, la poésie persane y est restée totalement inconnue jusqu'au XVIII^e siècle.

événements que l'on croit connaître de l'histoire antique de la Perse. Un peu à la manière de certains passages de l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth (que l'on songe au règne d'Arthur!) il n'est pas rare que les limites du monde connu suffisent à peine à contenir les exploits et les empires des héros: intermédiaire, comme elle le fut réellement, entre l'Orient et l'Occident, la Perse, l'*Iran* comme le dit même préférentiellement le conteur, y est tout naturellement située au centre du monde, en perpétuel conflit avec ses grands voisins que sont *Roum*, c'est-à-dire Rome (même dans des récits censés se situer bien avant la fondation de la Ville éternelle) et le *Khorasan*, c'est-à-dire l'actuelle région de l'Afghanistan et du Pakistan, ce qu'un occidental traduira plus globalement, dans une géographie d'avant 1947, par «les Indes».

Chaque règne constitue l'un des quarante-six livres du *Shah-Nameh*, divisions de longueurs extrêmement diverses, allant de quelques pages à plus de 500 (le règne de Kei Khosrou — livre 13 — remplit à lui seul le quart de l'épopée): aux premiers souverains dont la dimension mythique est soulignée par des durées de règne invraisemblables (700 ou même 1000 ans) succèdent des monarques dont la dotation temporelle répond à des normes plus courantes, ce qui n'empêche pas certains autres personnages de traverser allègrement le temps. Rustem, le plus glorieux acteur de cette épopée, est, comme de juste, l'exemple le plus frappant de ces héros quasiment immortels; né sous le règne de Minoutchehr (livre 7), qui le voit encore accomplir ses premiers exploits, il ne meurt que sous celui de Guschtasp (livre 15), les sept règnes intermédiaires ayant duré au total 447 ans; et son père Zal sera encore là pour pleurer sa mort! Rustem occupe ainsi le devant de la scène (avec quelques éclipses, toutefois, pour varier la narration) dans près de la moitié de l'épopée. Aujourd'hui encore Rustem est, pour les Perses, un héros sans équivalent, on a envie de dire à la fois l'Achille et l'Ulysse de leur épopée nationale, dans la mesure où se mêlent en lui la bravoure et la ruse, la force et l'intelligence, la victoire et la fuite.

Au physique, d'abord, Rustem est un personnage massif et imposant, constamment comparé à un éléphant (symbole de force, et non pas de lourdeur, pour les Asiatiques): le syntagme «au corps d'éléphant» fonctionne ainsi à son égard comme une authentique épithète homérique. Corollairement, on évoque volontiers ses poings puissants, et son arme de prédilection est la massue, qu'il utilise dès son premier exploit, sa victoire contre l'éléphant blanc, épisode

évidemment doublement initiatique puisqu'il le met en présence de son animal-totem. Dès qu'il entend dire que l'éléphant blanc s'est échappé, Rustem court «prendre la massue de son grand-père» (t. I, p. 363); l'arme ne lui est donc pas seulement personnelle, elle découle d'une dévolution héréditaire. Cependant, la première victime de Rustem ne sera pas l'éléphant, mais un garde imprudent qui lui reproche à de sortir en pleine nuit:

Rustem s'irrita contre celui qui avait parlé, et lui asséna un coup de poing entre la tête et la nuque, qui fit de sa tête comme une balle à jouer; puis il se tourna vers les autres, qui reculèrent devant le Phelewan. Il alla bravement vers la porte, la frappa de sa massue et en brisa les barres et les verrous, comme il était digne d'un héros tel que lui. Puis il sortit, rapide comme le vent, la massue sur l'épaule, et la tête remplie de fierté. (*ibid.*, p. 363-65)

Cette complémentarité des poings et de la massue situe donc sans équivoque Rustem — au sein de la dichotomie qui, selon Georges Dumézil, différencie les deux aspects de la «fonction guerrière» des Indo-Européens — du côté des «héros de Thôrr»⁴⁾. On sait en effet que ces derniers s'opposent aux «héros d'Odinn», comme le jour s'oppose à la nuit, ou la raison à la magie: les premiers ont une taille impressionnante, un physique rude, un appétit énorme, combattent à mains nues ou à l'aide d'une massue, tandis que les seconds sont plus beaux et plus fins, restent frugaux, portent des armes légères (souvent un arc) et sont les spécialistes des coups de mains furtifs. La mythologie grecque offre, pour illustrer cette dichotomie, les exemples d'Héraclès et d'Achille, le *Mahabharata* (quoique de manière moins claire) ceux de Vayu et de Rudra, la geste médiévale de Guillaume ceux de son héros éponyme et d'Aïmer le chétif⁵⁾. On se souvient ainsi que Guillaume n'hésite pas à se servir de ses poings: c'est de cette manière qu'il tue, au début du *Couronnement de Louis*, le félon Anseïs qui voulait s'emparer de la couronne impériale. Mais l'appétit féroce caractérise également notre héros: la scène de son retour en son palais, dans la *Chanson de Guillaume*, où, quoique vaincu, il engloutit un énorme repas en quelques secondes (v. 1414 et suivants), est à cet égard caractéristique. Quant à la massue et à la

⁴⁾ Voir Georges Dumézil, *Heur et malheur du guerrier*, Paris: PUF, 1969.

⁵⁾ Voir le tableau comparatif de J. Grisward, in *Archéologie de l'épopée médiévale*, op. cit., p. 222.

taille gigantesque, il est vrai qu'elles sont plutôt des attributs de Rainouart, mais il est extrêmement vraisemblable que le couple Guillaume-Rainouart résulte en fait du dédoublement tardif d'un unique prototype indo-européen⁶⁾, le type pur du «guerrier de Thôrr» s'étant en effet sans doute révélé incompatible avec la dignité que la chanson de geste entendait conférer à ses héros; le personnage de Rainouart compensait ainsi, en la reportant sur un héros volontiers bouffon, la perte symbolique résultant de l'adaptation du personnage de Guillaume à des normes plus proches des attentes de la société de cour du Moyen Âge français.

Par ailleurs, en bons représentant de la fonction guerrière, Rustem et Guillaume n'aspirent pas à la souveraineté et restent toujours les fidèles serviteurs et les plus fermes soutiens de leur roi. Et, de même que Guillaume est soumis aux caprices d'un roi faible et indécis, Louis, Rustem a plus d'une fois l'occasion de s'impatienter de l'inertie du roi Kaous; ce dernier apparaît cependant davantage comme un Charlemagne sénile que comme un Louis débordé⁷⁾, même si, contrairement au Charlemagne des épopées "de la révolte", il n'est pas particulièrement malveillant: lorsque Rustem accomplit des exploits, il est ainsi le premier à s'en réjouir. Son petit-fils Khosrou, qui lui succédera, n'aura quant à lui de cesse d'envoyer un Rustem toujours jeune reconquérir les terres laissées à l'abandon par Kaous, et Rustem les lui réclamera en soulignant le fait que ce dernier n'était pas essentiellement faible, mais qu'il avait, un peu à la manière du Salomon biblique, perdu son ancienne dignité:

O illustre et glorieux roi! autrefois le Zaboulistan comprenait une province qui avait fait partie des domaines de Tour, mais dont Minoutchehr avait expulsé les Turcs. C'est un beau et magnifique pays. Depuis que Kaous est devenu vieux et faible, et qu'il a perdu sa valeur, sa dignité et sa gloire, on y paye le tribut et les redevances au roi de Touran, et personne n'y jette plus un regard vers l'Iran (t. II, p. 581).

À ces mots, Khosrou accordera aussitôt une armée à Rustem.

⁶⁾ Différenciant le Guillaume de *La Chanson de Guillaume* du héros qu'il devient dans les textes plus tardifs du cycle, Paul Zumthor, dans son *Histoire littéraire de la France médiévale* (Paris: PUF, 1954, p. 161) traitait assez heureusement le premier de «sorte de bon géant féroce».

⁷⁾ Ce qui n'empêche pas Kaous, qui a abdicqué en faveur de Khosrou, de vivre encore pendant presque toute la durée du règne de ce dernier. Ici encore, la notion de durée s'avère très relative.

Contrairement, donc, à un Guillaume, éternellement en butte à un monarque indigne et mesquin, Rustem voit sa fortune sans cesse rebondir au gré des nouveaux souverains qu'il sert. Mais Rustem n'est pas, lui-même, sans défaut, et à cet égard il n'est pas sans nous faire penser, parfois à Roland: de même que ce dernier a, comme l'en accuse Ganelon, pris des initiatives personnelles sans l'assentiment de Charlemagne (*Chanson de Roland*, v. 1775: «Ja prist il Noples seinz le vostre comant»), Rustem a conclu, contre l'avis de Kaous, une paix avec un des ennemis du roi, afin d'avoir les coudées franches dans la conquête qu'il projette, pour lui-même, du royaume du Touran. Kaous lui dit:

en cela, tu as cherché ton propre repos, et non pas la gloire du trône, de la couronne et du sceau. Reste ici jusqu'à ce que le Sipehdar Thous ait lié les timbales sur le dos des éléphants, pour s'occuper de cette affaire

(t. II, p. 283).

Rustem alors se fâche et rappelle au roi «qu'il n'y a pas beaucoup de Rustems dans le monde». Guillaume dans *Le Charroi de Nîmes*, avait, de même, affirmé à Louis qu'il n'était fait ni pour les tâches ni pour les honneurs subalternes et qu'il ne se reconnaissait comme égal que le roi lui-même:

– Sire Guillelmes," dit Looÿs li ber,
«Par cel apostre qu'en quiert en Noiron pré,
Encor ai ge .LX. de voz pers
A qui ge n'ai ne promis ne doné."
Et dit Guillelmes: "Dan rois, vos i mentez.
Il ne sont mie en la crestientez;
N'i a fors vos qui estes coroné.
Par desus vos ne m'en quier ja vanter»⁸⁾.

Alors que Guillaume finissait par obtenir la bénédiction de Louis sur son expédition, Rustem rompra momentanément avec Kaous et deviendra, pour sept ans, roi du Touran, années que l'on peut dire d'exil, malgré le faste dont il s'entourera, car un de ses conseillers finira par lui faire honte «d'être resté si

⁸⁾ *Le Charroi de Nîmes*, éd. Claude Lachet, Paris: Gallimard, «Folio», 1999, v. 278-85.

longtemps hors de son pays» (t. II, p. 475).

Ainsi, même si les épisodes ne sont pas homologues, la logique qui y préside est bien la même dans le *Shah-Nameh* et dans les chansons de geste: le héros n'est pas destiné à la souveraineté et s'il l'obtient quand même — car elle reste une tentation — l'incompatibilité entre celle-ci et les caractéristiques de son authentique fonction (guerrière) éclate tôt ou tard. Aussi indigne que soit le roi, sa légitimité est plus forte que toutes les protestations, et le héros se doit de lui rester toujours attaché, sachant bien (quoique parfois obscurément) qu'il a lui-même tout à gagner à la comparaison. Se présentant comme «le vainqueur des lions, le distributeur des couronnes» (t. II, p. 117), Rustem utilise ainsi des termes que pourrait tout aussi légitimement revendiquer Guillaume. Ses colères contre Kaous («Quand je suis en colère, que devient Kaous?», *ibid.*) sont celles de Guillaume contre Louis, mais ces "scènes" mêmes garantissent l'équilibre de leur relation. Le héros ne serait pas aussi grand s'il ne pouvait montrer la force de son dissentiment.

Venons-en maintenant à l'épisode du charroi. Il vaut la peine de citer *in extenso* le texte persan:

Le Pehlewan à la stature haute et aux bras longs cacha sa massue dans une charge de sel, puis il choisit quelques-uns des siens, des hommes prudents et courageux; il cacha les armes de ces braves dans les charges des chameaux, et en souriant de sa ruse il s'approcha en toute hâte du mont Sipend. Le gardien de la porte l'aperçut du haut de la montagne, il courut auprès du puissant prince, et lui dit: «Il est arrivé une caravane accompagnée d'un grand nombre de chameliers. Si mon maître me demande ce qu'ils viennent faire ici, je lui dirai que dans mon opinion ils sont chargés de sel.» Le châtelain envoya en toute hâte quelqu'un auprès du maître de la caravane, en lui disant: «Va voir ce convoi: pars et fais-moi connaître ce que c'est.» Le messager descendit du château, courut vers Rustem rapidement comme la poussière, et lui dit: «O chef de la caravane, donne-moi connaissance de ce que contiennent ces ballots fermés, pour que nous allions auprès de mon maître lui parler et entendre sa réponse.» Rustem lui répondit: «Va auprès de ton maître avide de renom, répète-lui mes paroles l'une après l'autre, et dis-lui que nos ballots ne contiennent que du sel.» Le messager s'en retourna, se présenta devant

son maître qui portait haut la tête, et lui annonça que c'était une caravane et qu'elle était entièrement chargée de sel. Le maître l'ayant entendu, se leva la mine riante, le cœur joyeux outre mesure et ordonna qu'on ouvrît la porte pour que la caravane pût monter. Rustem, avide de combats, s'en aperçut, et se dirigea du pied de la montagne vers le sommet; et lorsqu'il fut arrivé près de la porte, tous les habitants allèrent à sa rencontre sans délai. Rustem se présenta devant le maître, baisa la terre et se répandit en actions de grâces; il apporta devant lui un grand nombre de charges de sel, et invoqua les grâces de Dieu sur tous les habitants. Le châtelain lui répondit: «Puisses-tu vivre éternellement! puisses-tu être comme la lune brillante et comme le soleil! J'accepte et je te rends ton salut, ô mon fils au cœur pur et dévoué à Dieu.»

Le jeune homme se rendit au bazar, amenant avec lui ses chameliers. De tous côtés la foule se pressait autour de lui, petits enfants, hommes et femmes. L'un donnait un habit, l'autre de l'or et de l'argent; ils marchandèrent et furent sans crainte et sans soupçon. La nuit étant devenue sombre, Rustem, prompt de la main, concerta avec ses braves le plan d'attaque. Il se dirigea vers le châtelain, et ses compagnons belliqueux le suivirent. Le châtelain en fut averti, et il attaqua Rustem le renommé. Tehemten lui assena un coup sur la tête; tu aurais dit qu'il lui enfonçait la poitrine sous terre. Tous les hommes de la forteresse furent appelés, et se hâtèrent de combattre leur ennemi. La nuit était sombre, mais les épées brillaient; la terre devenait comme un rubis de Badakhschan. Il y eut tant de coups donnés et reçus, il jaillit tant de flots de sang, que tu aurais dit que la lueur du crépuscule était descendue du ciel. Tehemten abattit l'un après l'autre les chefs des braves avec son épée, sa massue et son lacet; et lorsque le soleil sortit de derrière ses voiles, remplissant le monde de lumière, depuis la terre jusqu'aux Pléiades, on ne vit plus personne de cette foule dans le château; les uns étaient morts, les autres hors de combat, et les braves compagnons de Rustem parcouraient tous les coins, tuant tous ceux qu'ils trouvaient (t. I, p. 369-71).

Certes, on ne peut manquer d'observer que cet épisode est une variante d'un type de récit dont l'histoire du cheval de Troie n'est qu'une version parmi d'autres; une coupe égyptienne de la XVIII^e dynastie, conservée au Louvre, nous apprend comment Thouti parvint à investir la ville de Jaffa en cachant ses soldats dans des

cruches apportées par des marchands que les habitants de la ville avaient laissé entrer. Cette dernière ruse rappelle directement celle des quarante voleurs d'Ali-Baba, mais Ferdinand Lot, dans son article sur *Le Charroi de Nîmes*, n'était pas en peine de citer des exemples de traquenards tout semblables tirés de l'histoire médiévale⁹⁾.

Entre le récit du *Shah-Nameh* et la fin du *Charroi de Nîmes*, cependant, les analogies sont particulièrement frappantes, à commencer par ce même motif du convoi de sel, qui n'apparaît que dans ces deux récits; mais aussi l'émerveillement des habitants de la ville devant les richesses des marchands¹⁰⁾, les longs pourparlers devant les portes, l'usage par le héros de ses poings pour donner le signal de l'attaque, et l'insistance sur le massacre final, dont le signal a été donné par un formidable coup de poing du héros. L'analogie de ce dernier motif est, si l'on ose dire, particulièrement frappante, pour peu que l'on mette le texte français en regard du texte persan:

Isnelement est en estant levé,
Le poing senestre li a el chief mellé,
Vers lui le tire, si l'avoit encliné,
Hauce le destre que gros ot et quarré,
Par tel haïr li dona un cop tel,
L'os de la gueule li a par mi froé,
Que a ses piez l'a mort acraventé. (v. 1372-78)

Certes, on ne trouve pas dans l'aventure de Rustem l'équivoque à la fois plaisante et inquiétante sur l'identité du héros trop bien déguisé, et l'attitude méprisante des rois sarrasins de Nîmes envers les prétendus paysans contraste avec la révérence manifestée par les habitants de Sipend envers Rustem. Par ailleurs, la mention de la situation de la ville au sommet d'une montagne est absente du *Charroi de Nîmes*, mais pour une raison sans doute uniquement de vraisemblance, car on se souvient que le narrateur de *La Chanson de Roland* n'hésitait pas à placer

⁹⁾ Parmi lesquelles il omet d'ailleurs curieusement l'un des plus fameux, celui de la prise de Monaco en 1297 par le premier Grimaldi, lequel avait déguisé ses hommes en moines.

¹⁰⁾ Voir *Le Charroi de Nîmes*, v. 1058-69. On apprend en particulier aux v. 1064-66 que les faux marchands se vantent d'avoir «syglatons et dras porpres et pailles / Et escarlates et vert et brun proisable, / Tranchanz espiez et hauberz et verz heaumes».

Saragosse, qui est en réalité dans une plaine, sur une colline, situation symbolique de la forteresse du mal dont le Shah-Nameh use de manière toute naturelle. Enfin, le fait que la ville est prise nuitamment dans le récit persan donne à ce dernier une coloration fort différente de l'épisode de la chanson de geste, genre dans lequel une attaque nocturne ne serait pourtant pas inconcevable.

Quelle conclusion faut-il tirer de ce parallèle? Guillaume et Rustem, à l'évidence, appartiennent bien, à l'instar d'Héraclès, de Cuchulainn ou du byzantin Digénis Akritas, à la grande famille indo-européenne des «héros de Thôrr»; leurs histoires, cependant, sont trop divergentes pour qu'on puisse leur attribuer une origine commune, et la ressemblance des récits de la prise de Nîmes et de la forteresse du mont Sipend ne peut apparaître que comme une résurgence isolée, qui pourrait néanmoins expliquer une particularité reconnue depuis longtemps du *Charroi de Nîmes*. En effet, la place de ce dernier texte entre *Le Couronnement de Louis* et *La Prise d'Orange* a posé bien des problèmes aux érudits: Gaston Paris pensait que *Le Charroi de Nîmes* constituait un pont entre deux légendes originellement distinctes, et Jeanne Wathelet-Willem a repris cette hypothèse dans son monumental travail sur *La Chanson de Guillaume*: pour elle, *Le Couronnement de Louis* se rattache à la légende de Guillaume de Toulouse (et de Gellone) et *La Prise d'Orange* à celle de Guillaume de Provence¹¹⁾. Or, si l'on admet que *Le Charroi de Nîmes* est la plus légendaire des trois chansons, la moins inféodée à des souvenirs historiques, on comprendra qu'il n'est peut-être pas inintéressant de penser que le responsable de la version qui nous est parvenue ait été en même temps particulièrement sensible à un fonds mythique immémorial, comme si la résurgence d'un antique conte indo-européen avait naturellement pallié un défaut de la tradition épique autochtone. Les voies de la transmission n'en restent pas moins obscures, mais on se souvient de la formule de Bédier: «Il flotte, le pollen des contes¹²⁾»...

Université de Lausanne

¹¹⁾ Jeanne Wathelet-Willem, *Recherches sur la Chanson de Guillaume, Études accompagnées d'une édition*, Paris: Les Belles Lettres, «Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège», CCX, 1975, t. I, p. 659-85. Elle cite l'hypothèse de Gaston Paris en p. 685.

¹²⁾ Joseph Bédier, *Les Fabliaux*, Paris: Champion, 1926, p. 51.